

## **Discours de Madame la CF Calmy-Rey lors du congrès du parti socialiste suisse à Lausanne le 30.10.2010**

*Seules les paroles prononcées font foi.*

Chères et chers camarades,

Avec la nouvelle composition du Conseil fédéral et la nouvelle répartition des départements, les politiciens du centre cimentent une nouvelle forme de notre système de concordance. On s'entend à droite, on cherche à affaiblir les représentantes du PS ; je sais de quoi je parle : je le vis et Simonetta Sommaruga l'a constaté aussi. C'est de fait, un gouvernement minoritaire que nous avons là, et qui fonctionne comme un gouvernement minoritaire. Et un gouvernement minoritaire ne peut pas être une stratégie durable dans une démocratie semi directe comme la nôtre. La preuve: la victoire du lundi, celle de la répartition des départements, s'est transformée en défaite pour les mêmes le mercredi avec les votes sur l'ouverture du marché postal, la 11<sup>ème</sup> révision de l'AVS et le paquet de mesures en matière de santé.

Chacun des membres du Conseil fédéral a la responsabilité de participer à la recherche de solutions, au respect mutuel, à l'étude et à la discussion commune. Nous vivons un système de responsabilité partagée. Nous avons besoin de calme, nous avons besoin que cessent les coups bas, l'instrumentalisation politicienne des dossiers et les indiscretions. Il y a manifestement un potentiel d'amélioration dans le fonctionnement du Conseil fédéral.

Et je vous dis: Ne baissons pas les bras. Economiesuisse a ses représentants au Conseil fédéral. Nous avons besoin, au Conseil fédéral, d'un Parti Socialiste fort et soudé, car nous défendons les intérêts de la majorité de la population, ceux de tous ceux et celles qui dans le rapport de force sont défavorisés.

La crise a laissé des traces douloureuses, des coupures dans les budgets publics, un milliard 200 millions de personnes qui souffrent de la faim dans le monde. En Suisse une précarité accrue et ceux-là mêmes qui n'en sont pas responsables en sont les premières victimes. Dans cette situation difficile, la solidarité, la justice sociale, l'égalité des chances, des valeurs que nous partageons sont plus importantes que jamais. Et qui porte au premier chef ces valeurs sur le terrain politique ? Qui, parmi les partis gouvernementaux lutte pour le renforcement de l'Etat social ? Qui plaide pour une répartition plus équitable des richesses ? Qui s'engage pour améliorer le sort des plus démunis ? Le Parti Socialiste !

Je m'y suis engagée et je m'y engage. Je me réjouis de travailler avec Simonetta.

Camarades, le monde est globalisé, interdépendant, les dangers sont globaux, les solutions transnationales. C'est pourquoi la capacité d'action de la politique doit elle aussi être globalisée, renforcée. La globalisation ne peut et ne doit pas être seulement la globalisation du marché.

Il nous appartient à nous socialistes de la rendre sociale, écologique, plus respectueuse des droits humains. Il nous appartient de développer notre influence dans le monde, et de nous battre pour fixer des règles, des standards communs.

Plus généralement et sans préjuger de nos débats sur le programme du parti, j'aimerais formuler deux remarques :

La première, alors que notre président s'est longuement étendu sur ce que ferait Guillaume Tell aujourd'hui, c'est que la question de la souveraineté et l'indépendance d'une part et coopération internationale de l'autre se pose de manière très concrète à propos de nos relations avec l'Union européenne.

La politique menée jusque-là par la Suisse a permis à notre pays de bien, voire de très bien, réaliser les objectifs qu'il s'est fixé en matière de prospérité et de sécurité et elle contribue efficacement à la réalisation de son objectif de développement durable. Les accords entrés en vigueur au cours des 10 dernières années constituent des composants de ce succès partiel. Ce dernier est d'autant plus remarquable que la faisabilité – en matière de politique aussi bien intérieure qu'extérieure – de ces rapprochements progressifs, pourtant modestes en comparaison avec l'adhésion, n'était pas garantie et que chaque phase a requis des efforts considérables. Par contre, le bilan concernant le critère d'indépendance ou de souveraineté est plus nuancé. Dans de nombreux domaines, la Suisse reprend le droit de l'UE sans avoir participé à son élaboration ou, tout au moins, sans avoir bénéficié d'une participation à la formation de la décision. En tant qu'Etat non membre de l'UE, elle est de plus exposée à un risque élevé de discrimination (tant économique que politique), d'où une réduction parfois importante de sa souveraineté réelle. Aujourd'hui, le principal enjeu de la politique européenne consiste de ce fait à maintenir les conditions de notre prospérité tout en préservant notre liberté d'action et notre souveraineté.

Liebe Genossinnen und Genossen

Zur Frage der Souveränität und der EU möchte ich noch Folgendes hinzufügen: Es ist zwar offenkundig, dass der Einfluss Brüssels auf Kosten des nationalen Entscheidungsspielraums zunimmt, doch haben sich mit dem Integrationsprozess auch die Durchsetzungsmöglichkeiten der Mitgliedstaaten verbessert. Ausserhalb der EU haben die Stellungnahmen der einzelnen Länder vielleicht eine gewisse Resonanz, aber weniger Gewicht. Zudem treten die Staaten mit dem Beitritt zur EU zwar Entscheidungsbefugnisse nationaler Behörden an die EU ab, aber sie gewinnen durch die «Vergemeinschaftung» ihrer Interessen und Stellungnahmen auch an Einfluss und können ihre Souveränität gegenüber der restlichen Welt mit mehr Nachdruck ausüben.

Zweite Bemerkung:

Eines ist sicher: Die Frage des Verlusts der Unabhängigkeit und der Souveränität stellt sich oft im Zusammenhang mit einer verstärkten internationalen Zusammenarbeit. Sie verdient jedoch eine echte Debatte, denn angesichts der heutigen Problemstellungen sind einseitige Argumente nicht mehr angezeigt. Wir müssen die Kosten und die Vorteile einer Mitwirkung oder Nichtmitwirkung in internationalen Organisationen und Gremien abwägen. Wenn wir mitmachen und uns an den weltweiten Steuerungsprozessen beteiligen, können wir stärker auf die Entscheide Einfluss nehmen, aber das Spannungsverhältnis zwischen nationaler Souveränität und internationalem Einfluss bleibt bestehen.

Rein theoretisch können wir beschliessen, unsere Probleme allein und ohne Rücksicht auf andere zu lösen. Es steht uns frei, ein striktes Bankgeheimnis aufrechtzuerhalten oder den Bau von Minaretten zu verbieten. In der Praxis ist das aber nicht so einfach, solche Entscheide können mit anderen Anliegen in Konflikt geraten, etwa weil sie gegen das Völkerrecht verstossen oder ganz einfach international anerkannten Strategien zuwider laufen. Wer isoliert handelt, riskiert feindselige Reaktionen oder Retorsionsmassnahmen und manchmal auch Kosten und negative Auswirkungen, die auf längere Sicht mehr schaden als eine Verhandlungslösung.

Auf jeden Fall kann die Antwort auf die Globalisierung nicht darin bestehen, eine Festung zu errichten und Isolationismus zu predigen, sondern nur darin, innerhalb des Systems Einfluss zu nehmen.

Liebe Genossinnen und Genossen

Was tun? Das einfache Rezept der Gralshüter einer falsch verstandenen Unabhängigkeit, die sich stets nur aus allem raushalten wollen, funktioniert schon längst nicht mehr. Die machtpolitischen Verhältnisse verändern sich rasant. Weil sich andere Staaten wirtschaftlich stark entwickeln, verlieren die Schweiz und Europa auch in den meisten Gremien der internationalen Politik an Gewicht. Deshalb müssen wir unsere bilateralen Beziehungen weiter ausbauen und uns in allen Organisationen, in denen wir Mitglied sind, noch viel stärker engagieren. Deshalb müssen wir unsere Interessen bekannt machen und unsere Anliegen in internationale Entscheidungsprozesse tragen. Deshalb müssen wir uns laufend neue Möglichkeiten zur Zusammenarbeit erschliessen und aktiv für unsere Werte einstehen und uns mit Gleichgesinnten zusammentun und gemeinsam auftreten.

Wir haben eine Demokratie aufgebaut, auf die wir stolz sind. Wir haben gesagt: Unsere Institutionen bieten uns die Möglichkeit, in Dingen mitzuentcheiden, die uns betreffen. Und doch müssen wir heute feststellen, dass die Staaten durch die Globalisierung an Einfluss verlieren, dass das, was uns bedroht, einen transnationalen Charakter hat, dass wir nicht mehr allein alles entscheiden können und dass viele der Entscheidungen, die sich auf unser tägliches Leben auswirken, anderswo getroffen werden: in der UNO, in internationalen Gruppierungen wie der G20, in anderen einflussreichen Gremien oder in regionalen Organisationen.

Die G20 wird zum Beispiel immer wichtiger. Während sich insbesondere die von der Krise ursprünglich am meisten betroffenen USA und Europa lange Zeit über die Nützlichkeit von staatlichen Stimulierungsprogrammen – wenn auch mit Nuancen – einig waren, kam es beim G20-Gipfel in Toronto Ende Juni 2010 zu einem markanten Bruch zwischen den USA und Europa. Dabei handelte es sich allerdings kaum um einen akademischen Streit über Wirtschaftstheorien. Entscheidend war vielmehr die sich in Europa vor dem Hintergrund der massiven Überschuldung einer grösseren Zahl von Staaten verbreitende Erkenntnis, Stimulierungsprogramme in grösserem Umfang nicht mehr finanzieren zu können.

Bezeichnend ist denn auch die sich in der G20 immer mehr durchsetzende Haltung, dass finanz- und wirtschaftspolitische Ziele zwar gemeinsam formuliert und koordiniert, letztlich aber im einzelstaatlichen Kontext umgesetzt werden sollen. Für die Schweiz bedeutet dies einerseits, dass sie nach wie vor einen gewissen Gestaltungsspielraum in ihrer Finanz- und Wirtschaftspolitik, einschliesslich ihrer Aussenpolitik in diesen Bereichen geniessen wird.

Andererseits bedeutet es eben auch, dass Handlungsgrundsätze und –ziele immer mehr auf multilateraler Ebene formuliert werden, weshalb es umso unerlässlicher ist, sich an diesen Prozessen vorausschauend und aktiv zu beteiligen.

Wer glaubt, ein reiches Land wie die Schweiz habe es nicht nötig, sich um internationale Zusammenarbeit zu bemühen und auf internationaler Ebene an der Suche nach Lösungen teilzunehmen, verkennt die Vernetzung der heutigen Welt – und damit die Realität. Zudem unterschätzt er die erheblichen Kosten einer solchen Haltung. Denn die Weigerung, einen Beitrag zu leisten und sich solidarisch zu verhalten, hat in der heutigen Welt auch ihren Preis.

Liebe Genossinnen und Genossen

Die globale Handlungsfähigkeit der Politik muss international gestärkt werden. Die Globalisierung kann und darf nicht ausschliesslich eine Globalisierung des Marktes sein.

Es ist unsere Aufgabe, die Globalisierung sozial und ökologisch verträglich zu machen und unseren Einfluss geltend zu machen, damit die Menschenrechte besser respektiert werden. Unsere Aufgabe ist es, in aller Welt mehr Einfluss zu gewinnen, nicht nur zu lächeln und Hände zu schütteln, sondern dafür zu kämpfen, dass gemeinsame Regeln und Normen festgelegt werden.

In dieser, unserer, globalisierten Welt setzen wir Sozialdemokratinnen und Sozialdemokraten uns für Öffnung ein: für eine Globalisierung des Rechts, für Partnerschaften, für die Suche nach globalen Lösungen für globale Probleme. Ein solches Engagement, eine solche Einsatzbereitschaft ist sinnvoll für die Schweiz, sinnvoll für die Wissenschaft, die Kultur und die Wirtschaft, sinnvoll für Sie und für mich, für alle Menschen auf unserem Planeten.

Ich danke Ihnen für Ihre Aufmerksamkeit.